



Les rencontres du journal
Entretien no 15
01/02/2011
Fabio Geda
Ecrivain

Fabio Geda est un écrivain italien né en 1972 à Turin. Il a travaillé pendant 9 ans comme éducateur dans un centre pour mineurs, il a écrit plusieurs livres et il a collaboré avec le quotidien *La Stampa*. En 2006, il a rencontré Enaiatollah Akbari, un jeune afghan qui, en fuyant son pays, a traversé le Pakistan, l'Iran, la Turquie et la Grèce pour rejoindre enfin l'Italie. Bouleversé par l'histoire d'Enaiat, Fabio Geda a décidé de la raconter dans un livre, *Dans la mer il y a des crocodiles*, sorti en France en janvier 2011 (éditions Liana Levi).



1) Fabio, comment avez-vous rencontré Enaiat Akbari et comment est née l'idée de ce livre ? Comment et pourquoi avez-vous eu l'idée de raconter son histoire ?

F. G. : Nous nous sommes rencontrés il y a 4 ans au centre interculturel de Turin, où j'avais été invité pour présenter mon premier livre, *Pendant le reste du voyage, j'ai tiré sur les Indiens*, un roman qui tourne également autour de l'histoire d'un jeune garçon roumain qui vit en Italie. Enaiat

aussi avait été invité à cette occasion, pour raconter son voyage vers l'Italie. Ce soir-là, j'ai écouté son histoire et j'ai été profondément touché par l'espoir et la magie que ses yeux communiquaient. Enaiat était capable de raconter les aspects les plus terribles de son histoire d'un ton et d'une manière si légère, même ironique par fois, que les gens en face de lui ne savaient pas s'ils devaient pleurer ou sourire en l'écoutant. J'ai pensé que ce jeune garçon incarnait l'enfant voyageur, dépaysé, en danger, blessé, mais qui reste toujours un enfant. Les enfants sont des enfants partout dans le monde et à toute époque. Et c'est pour cela qu'ils sont merveilleux, parce qu'ils ont cette capacité de résister, même dans les situations les plus difficiles. Les adultes sont extrêmement rigides et souvent ils se cassent sous les coups de la vie. Les enfants sont souples, comme les cannes, qui se plient quand le vent souffle, puis se redressent. Enaiat racontait l'histoire de son voyage et de tous les dangers auxquels il a été confronté avec une telle joie qu'à la fin de la soirée je lui ai dit qu'une histoire si belle devrait devenir un livre. C'est à ce moment-là que nous avons pensé à ce projet.

Cela s'est passé il y a quatre ans. Je me suis posé des questions, je ne savais pas si j'étais en mesure d'écrire l'histoire d'Enaiat. Auparavant, j'avais écrit un roman, mais il s'agissait d'un travail différent. Quand un auteur écrit un roman, il a ses personnages en tête et il faut juste qu'il reste fidèle à eux et à lui-même. Quand on doit raconter l'histoire de quelqu'un à qui, ensuite, il faut restituer cette même histoire, le travail est plus difficile. J'ai donc préféré patienter quelques temps. Entre-temps, j'ai écrit un autre livre, dont l'histoire se déroulait dans un centre éducatif pour mineurs, dans lequel j'ai travaillé pendant 9 ans. Ce deuxième livre était encore une fois un roman, certes inspiré par les histoires des jeunes du centre, mais caractérisé par beaucoup d'éléments fantastiques, d'inventions.

Et puis pendant l'été 2009 nous avons enfin décidé de réaliser ce projet.

2) Comment avez-vous procédé pour l'écriture du livre ? Le rôle de Fabio a-t-il toujours été d'écouter et d'écrire et celui d'Enaiat de raconter, ou y a-t-il eu parfois un échange entre celui qui parle et celui qui écoute ?

F.G. : Au début il y a eu une séparation claire entre nos rôles. L'idée était qu'Enaiat donne l'histoire, la mémoire et moi les mots, la langue, le style. Aujourd'hui Enaiat parle parfaitement italien, mais écrire un livre aurait été très compliqué pour lui.

Et puis nos rôles ont commencé à se mélanger, parce qu'Enaiat lisait tout ce que j'écrivais, il vérifiait, il rajoutait des choses, des détails, et nous avons travaillé ensemble pour reconstruire son histoire et sa mémoire.

3) Enaiat, que ressentez-vous aujourd'hui en lisant votre histoire dans un livre ?

E. A. : J'ai lu de nombreuses fois le livre et j'aime bien le considérer comme une sorte d'album photos de ma vie, de mon parcours. Je souhaite souligner que, pour moi, l'histoire racontée dans ce livre n'est pas seulement la mienne, mais celle de beaucoup d'autres exilés en route vers l'Europe ; même si, malheureusement, très peu d'entre eux ont eu autant de chance que moi. Alors, je suis content que d'autres personnes lisent cette histoire ; de cette façon, elles peuvent imaginer la route, les voyages, la vie de ces exilés qui rejoignent l'Europe. En plus, *Dans la mer il y a des crocodiles* est de plus en plus utilisé dans les écoles italiennes, et j'en suis très heureux car les enfants peuvent connaître mon histoire et celle d'autres enfants qui viennent d'ailleurs.

4) Enaiat, à quel moment de votre voyage avez-vous eu vraiment peur ? Et aujourd'hui, de quoi avez-vous peur ?

E.A. : J'ai eu peur à plusieurs reprises au cours de mon voyage, à vrai dire, j'avais toujours peur. Mais j'avais peur pour le moment présent ; je n'avais pas la possibilité ou la capacité d'avoir peur du futur. L'important, pour moi, était d'arriver sain et sauf à la fin de la journée, trouver des endroits pour me cacher, un lieu chaud où rester la nuit et quelque chose à manger. Aujourd'hui la situation est différente. Je n'ai plus la peur de mourir, je ne dois plus faire d'efforts pour essayer de survivre. Ici j'ai peur du silence, du manque de confrontation entre les gens, de l'absence de communication, des jugements superficiels. J'ai peur des préjugés et des personnes qui ne dialoguent pas.

5) Fabio, dans le livre, vous expliquez que le désir d'exil naît du besoin de respirer. L'espoir d'une vie meilleure est plus fort que tout autre sentiment. Que signifie, à vos yeux, le « besoin de respirer » ? Et pourquoi certains politiques ne comprennent pas ce besoin ?

F.G. : Ce besoin de respirer signifie répondre aux besoins élémentaires, vitaux pour tous les hommes.

Aujourd'hui en Europe, les personnes pensent que les migrants viennent pour des raisons étranges, avec des objectifs bizarres et des désirs de conquête ou de vengeance. Mais ces exilés viennent vers nous juste pour survivre, ou pour vivre dans des conditions dignes. Si tu ne sais pas quoi manger, si tu as froid, si tu es persécuté dans ton pays d'origine, si tu ne peux pas respirer, tu cherches à aller ailleurs. Je pense que l'Europe devrait comprendre ce mécanisme et cesser de s'enfermer dans sa forteresse. Parce que l'histoire de l'Europe contemporaine est celle d'un pays multiculturel, interculturel, de mouvements et de changements. Nous avons transformé et exploité l'autre partie du monde pendant des siècles et nous devons comprendre que maintenant, ils viendront et changeront notre monde.

6) Le titre de votre ouvrage est-il métaphorique ?

F.G. : Il y a deux façons de lire ce titre. La première est la grande métaphore classique, qui est d'ailleurs très adaptée aux enfants des écoles : dans la mer immense de la vie il y a beaucoup de crocodiles et de dangers auxquels il faut faire attention. Il s'agit donc d'un parallèle avec la mer de la vie et toutes ses difficultés.

Mais le titre peut être lu de façons différentes, car en effet, il n'y a pas de crocodiles dans la mer. Il y a beaucoup d'autres dangers, mais pas de crocodiles. Ici, donc, il s'agit d'une signification plus profonde que je donne au titre : souvent les enfants ne savent pas reconnaître les vrais dangers. Plus particulièrement, le titre se réfère au moment de l'histoire où Enaiat était avec d'autres enfants afghans sur la plage, en Turquie. Ils devaient traverser la mer et l'un d'entre eux, le plus petit, a dit qu'il avait peur des crocodiles. Cela m'a fait beaucoup réfléchir car, la plupart du temps, quand un enfant a peur de quelque chose d'irrationnel, il y a toujours un adulte à ses côtés pour lui expliquer qu'il ne doit pas avoir peur, que rien se cache dans le noir, et qui le met en garde des vrais dangers de la vie. Sur cette plage turque, il y a 10 ans pour Enaiat, mais aussi aujourd'hui, il y a des enfants seuls, non accompagnés, sans personne qui puisse leur expliquer les dangers auxquels il faut prendre garde. Pour moi, c'est terrible de penser qu'autour de notre mer, la

Méditerranée, la mer où nous nous baignons pendant les vacances, il y a des enfants seuls et exposés à tous les dangers. Le titre, dans sa signification plus profonde, se réfère donc à la solitude de ces enfants et à l'absence des adultes, qui ne prennent pas soin d'eux. Le fait qu'il y ait des centaines d'enfants qui campent sur les plages grecques, abandonnés à eux-mêmes, ce n'est pas acceptable.

7) Mais alors dans la mer il y a aussi des vrais crocodiles, n'est-ce pas? Et pour les combattre, par où faut-il commencer ?

F.G. : Bien sûr ! Il y a plein de vrais crocodiles dans la mer. Dans cette partie de mer, il s'agit par exemple, de la police turque ou grecque, ou des traités internationaux comme le règlement Dublin ou d'autres.

Et pour les combattre, à mon avis, il faut commencer par l'écoute et le récit. Ecouter, raconter et diffuser les histoires peut permettre aux personnes de connaître, de comprendre et, si elles le souhaitent, de changer. Souvent des personnes me contactent après avoir lu le livre et me demandent ce qu'elles peuvent faire, comment elles peuvent aider ces exilés qui vivent des expériences aussi terribles. Je leur réponds qu'elles peuvent commencer, par exemple, par en parler autour d'elles. C'est une action à la fois très simple et très importante à faire ; on peut commencer dans le quotidien, dans les expériences de la vie de tous les jours. Si nous lisons, si nous sommes informés, nous pouvons relayer les informations autour de nous et contribuer à rendre le monde meilleur.



Fabio Geda et Enaiyatollah Akbari